

LE PASSAGE DANS LES DOMAINES INTERIEURS

Comme si, grâce à la magie d'un moment d'intériorisation, elle était passée d'un vacarme de foire à la paix d'une grotte, elle commença par se libérer de l'éternel bourdonnement du mental : un vide de silence compact s'empara de son moi. Son mental abandonné par la voix de la pensée était fixé sur l'infini muet d'un abîme de néant. Ses sommets reculaient, ses abîmes se refermaient derrière elle ; tout se retirait d'elle et la laissait comme vierge.

Mais lorsqu'elle réintérait sa conscience mentale, de nouveau elle se trouvait être une créature humaine sur Terre, un amalgame de Matière, une demeure de vision close, un mental contraint à penser dans l'ignorance, une force de vie opprimée dans un camp de travail, avec le monde matériel comme limite à son champ d'action. Confuse comme quelqu'un qui aurait oublié, elle cherchait son chemin à travers ce fouillis du passé de l'homme ignorant qui confond la personne de surface avec l'âme.

Alors une Voix parla, qui résidait sur des hauteurs secrètes :

"Pour l'Homme cherches-tu, non point exclusivement pour toi-même. Seulement si Dieu assume le mental humain et revêt l'ignorance mortelle comme son manteau et devient lui-même le Nain à la triple foulée, alors peut-il aider l'homme à grandir dans le Divin. Affublée d'un déguisement d'homme, la Majesté cosmique est à l'œuvre, elle découvre le passage mystique inaccessible et ouvre les portes d'or de l'Immortel ; l'homme humain emboîte le pas au Dieu humain. Acceptant son obscurité, tu dois lui porter la lumière, acceptant sa détresse, tu dois lui porter la félicité. Dans le corps de la Matière trouve ton âme née du ciel."

Alors Savitri s'éleva hors des murs de son corps et se tint légèrement en retrait d'elle-même et regarda dans les profondeurs de son être subtil, et dans son cœur comme en un bouton de lotus elle devina son âme secrète et mystérieuse. Elle frappa au sombre portail de la vie intérieure qui interdit l'accès de nos profondeurs au mental corporel ainsi qu'à tout ce qui vit de par le souffle du corps, et pesa sur les battants d'ébène. Le vivant portail gémit sur des gonds récalcitrants : absolument rebelle, il faisait de son mieux pour refuser l'accès à la tyrannie du contact de l'esprit. Une voix formidable s'éleva de l'intérieur :

"Arrière, créature de la Terre, de peur que tu ne meurs torturée et déchirée."

Une rumeur épouvantable se leva comme une marée obscure ; le Serpent du seuil se dressa en sifflant, fatal gardien encapuchonné aux anneaux monstrueux ; les chiens de l'ombre grondaient la gueule béante, et trolls et gnomes et lutins jetaient des regards d'intimidation, et des bêtes sauvages rugissantes faisaient se glacer le sang de terreur, et la Menace balbutiait des sommations inquiétantes. Inébranlable, sa volonté pesait sur les panneaux récalcitrants : avec un grincement de protestation, la porte pivota largement ; les Puissances adverses abaissèrent leur terrible garde, son être pénétra dans les mondes intérieurs.

Dans un étroit passage, l'accès au subconscient, avec peine et douleur elle respirait et luttait pour trouver l'être intérieur dissimulé par les sens. Dans la concentration de Matière subtile dense d'une caverne saturée d'une masse d'énergie aveugle, conflit de lueurs trompeuses, lourde barrière de vision aveugle, à travers le corps elle se frayait un chemin vers l'âme. Elle franchit une périlleuse ligne de démarcation où le Vital plonge dans la pénombre subconsciente et s'arrache à la Matière dans un chaos

mental, grouillant d'entités élémentales et de formes flottantes de pensée vague à demi incarnée et de grossières ébauches de force incontinente. Tout d'abord se trouva là une passe difficile, une cohue de pouvoirs flous et de volontés à la dérive ; car tout était là, mais rien à sa place. De temps à autre une ouverture se faisait, une porte était forcée ; elle franchit les espaces d'un moi secret et foula les corridors du Temps intérieur.

Finalement elle déboucha dans le moule de la création, point de départ pour le fini, un monde de sensations : mais tout était encore confus, rien ne se découvrait de soi-même. L'âme n'était point là, mais seulement les clameurs du vital. Une atmosphère encombrée et assourdissante l'environnait. Une horde de sons défiait toute compréhension, fracas discordant de cris et d'appels contradictoires ; une foule de visions venaient déranger sa perspective dans une bousculade perpétuelle qui n'avait ni sens ni but, émotions projetées dans un cœur noué et ployant sous la charge, dont chacune se frayait son chemin distinct et sans logique, et ne prenait garde à rien d'autre qu'à l'impulsion de son ego. Accourues au ralliement, mais sans le pivot d'une volonté commune, les pensées se défiaient les unes les autres et s'arc-boutaient sur le cerveau hypertendu comme pour arracher la raison de son siège et jeter son cadavre dans les fossés qui bordent la route de la vie ; ainsi, oubliée dans les fanges de la Nature, pourrait gésir à l'abandon la sentinelle assassinée de l'âme ; ainsi la force de vie se débarrasserait-elle des lois du mental, la Nature renoncerait au gouvernement de l'Esprit et les énergies élémentales nues offrirait aux sens la gloire d'une joie sans frein, une splendeur d'anarchie extatique, une orgie fabuleuse et folle de ténébreuse félicité. Voilà quel est l'instinct des sens lorsqu'ils sont vides d'âme, ou lorsque l'âme sommeille, cachée et privée de son pouvoir ; mais à présent le divin s'éveille dans le vital et le contact des plans supérieurs ennoblit la vie.

Car comment viendront la gloire et la flamme si le mental est rejeté tout au fond des abysses ? Le corps sans mental n'a pas la lumière, le ravissement du sens spirituel, la joie de vivre ; tout en ce cas devient subconscient, ténébreux, l'Inconscience met son sceau sur les pages de la Nature, ou alors une anarchie folle emporte le cerveau dans son tourbillon, précipitant le long des routes d'une Nature ravagée un chaos d'impulsions désordonnées dans lequel aucune lumière ne peut pénétrer, aucune joie, aucune paix. Cet état qui maintenant la menaçait, elle le repoussa loin d'elle. Emportée dans la bousculade d'une rue interminable parmi les trépignements d'une foule pressée, heure après heure elle marchait sans relâche, tenant à distance par sa détermination la meute insensée aux abois ; à cette cohue redoutable elle arrachait sa volonté et concentrait sa pensée sur le Nom sauveur ; alors tout se fit calme et vide : elle était libre.

Une immense délivrance survint, un vaste espace tranquille. Pour un moment elle se déplaça dans un "no man's land" de quiétude baigné de la Lumière nue d'un soleil invisible, un vide qui était comme un bonheur sans corps, un désert bienheureux de paix inqualifiable. Mais déjà se dessinait le front d'un danger bien plus grand : la fièvre du mental corporel, la menace de l'Inconscient sous forme de pensées et volontés errantes, s'étaient détachées d'elle. Un autre spectre s'approchait, celui d'une gigantesque Force de Vie qui ne reçoit d'ordre ni du mental, ni de l'âme, subconsciente, immense. C'était quelque chose qui lançait tout son pouvoir en une charge unique, et l'ensemble de ses pouvoirs contenait l'énergie de dangereux océans. Dans la tranquillité de son moi silencieux, dans la pureté de sa contemplation cosmique, une crue, un torrent d'impétuosité du Vital fit irruption comme une ruée de vagues menée par les coups cinglants du vent et fonçant sur le sol clair d'un sable

d'été ; des montagnes de vagues se chevauchant engloutirent ses rivages. Leurs voix passionnées retentissaient à l'infini. En pleine course cela défia son esprit vigilant, exigeant la soumission de Dieu à cette Force déchaînée. Force sourde aspirant à un statut obscur, comme un millier de voix dans une Immensité muselée, cela revendiquait le support du cœur pour assurer son emprise sur la joie, le consentement de l'Ame-témoin pour son besoin d'action, le sceau de sa neutralité pour satisfaire son appétit de pouvoir. Dans l'amplitude de son moi témoin cela apportait une puissante bouffée du Souffle de Vie ; son torrent roulait les espoirs et les frayeurs du monde, tous les cris affamés et insatisfaits de la vie et de la Nature et ces besoins que toute une éternité ne suffit à satisfaire. Cela appelait les montagnes secrètes de l'âme et le miracle du feu qui ne meurt jamais, cela s'adressait à quelque primordiale extase, inexprimable, cachée dans la pulsation créatrice du Vital ; cela arrachait aux profondeurs subconscientes invisibles leurs appâts et la magie de leur félicité chaotique, cela versait dans la lumière terrestre un lacs de charmes inextricables, et puis l'essence enivrante de la joie primitive de la Nature, et puis la fièvre et le mystère des jouissances interdites que l'on boit au puits sans fond de la libido du monde, et le vin empoisonné au goût doux-amer de la luxure et de la mort — bien que l'on aspira au vin vieux de la gloire d'immortalité des dieux —, et l'aiguillon d'or de cette ivresse était perçu comme quelque chose de divin. Les cycles de l'infini du désir et la mystique qui faisait qu'un monde non réalisé était plus vaste que le connu et plus proche que l'inconnu, et dans lequel chassent, infatigables, les limiers du mental et du vital, étaient là pour tenter le profond besoin intérieur, insatisfait, d'aspirer à ce qui est inaccompli et à jamais inaccessible et faire de notre existence sur cette Terre limitée une ascension vers des sommets qui s'évaporent dans le vide, une quête de la gloire de l'impossible. Cela rêvait de tout ce qui n'est pas encore connu, cela s'emparait de ce qui n'a encore jamais été gagné, cela poursuivait dans l'Elysée de la mémoire les charmes qui fuient les joies aussitôt perdues du cœur ; cela osait se servir de la force qui tue, de la joie qui fait mal, de la forme symbolique des choses inaccomplies, des ordres de la danse transformatrice de Circé, et des droits à la passion dans les assiduités de l'amour, et du dévergondage de la Bête sauvage avec la Beauté et la Vie. Cela amenait son haro et sa marée de forces adverses, ses moments de contact avec les plans lumineux, ses ascensions flamboyantes et ses audacieuses incursions célestes, ses flamboyantes tours des rêves bâties sur les vents, ses plongées dans l'ombre et l'abîme, ses accès de tendresse mielleuse, son âpre vin de haine, ses fluctuations d'ombre et de lumière, de rires et de larmes, ses insondables puits de danger et ses gouffres engloutissants, ses peurs et ses joies et ses espoirs et son extase et son désespoir, ses magies occultes, ses lignes simples et les grandes communions et les élans nobles, sa foi dans le Ciel, sa copulation avec l'Enfer.

Ces Pouvoirs n'étaient point émoussés par le poids mort de la Terre, ils offraient le goût de l'ambrosie et la fièvre du poison. Il y avait une ardeur dans le regard de la Vie qui voyait le ciel bleu dans l'atmosphère grise de la Nuit : les impulsions tournées vers Dieu s'élançaient sur les ailes de la passion. Les pensées agiles du mental flottaient sur leur cou élancé, dans la splendeur étincelante d'une crinière irisée, parure d'une lumière d'intuition pure ; ils étaient capables d'imiter son galop enflammé : les voix du mental mimaient les accents de l'Inspiration, ses impulsions infailibles, la rapidité digne des Dieux de ses bonds célestes et fulgurants. Lame tranchante qui fendait les filets du doute, l'épée de son discernement semblait presque divine.

Et pourtant toute cette connaissance ne provenait que d'un soleil d'emprunt ; les formes qui se présentaient n'étaient pas natives des cieux : une voix intérieure arrivait à exprimer le Verbe de l'irréel ; sa puissance dangereuse et absolue pouvait mélanger le poison au vin de Dieu. Le Mensonge savait chevaucher ces grands coursiers étincelants ; la Vérité se livrait avec joie aux bras passionnés de l'Erreur, dérivant avec le courant dans une barge dorée où règne l'allégresse : elle ornait son rayon d'un splendide mensonge.

Ici-bas, dans les royaumes inférieurs du Vital tous les contraires se rencontrent ; la Vérité observe et accomplit ses tâches les yeux bandés, et l'Ignorance est le sponsor de la Sagesse : ces sabots qui galopent dans la précipitation de leur enthousiasme, peuvent conduire à une dangereuse zone intermédiaire où la Mort règne porteuse d'une robe de Vie immortelle. Ou alors ils pénètrent la vallée des Lueurs errantes d'où, captives et victimes du Rayon factice, les âmes piégées dans cette région ne peuvent jamais s'échapper : exécutantes et non point maîtresses, elles servent les désirs du Vital, se débattant à jamais dans le filet du Temps. Leurs corps nés d'une quelconque matrice de Nihilisme s'emparent de l'esprit dans les songes du moment, et puis périssent, vomissant l'âme immortelle hors du ventre de la Matière, dans le cloaque du Néant. Et pourtant quelques-unes, non dupées, échappant à l'holocauste, avec difficulté arrivent à passer, et gardant l'image de la Vérité dans le refuge de leur cœur, elles cueillent la Connaissance sous le fin tamis de l'Erreur, se frayent un chemin à travers les murs aveugles du petit ego, et puis poursuivent leur voyage au-delà, vers une vie plus vaste.

Tout cela défilait devant Savitri et son esprit voyait cette scène comme une invasion des eaux venues de montagnes lointaines et inconnues et qui, encerclant son îlot surélevé de silence, auraient avalé ses berges étroites sous un déferlement de vagues et fait un monde affamé de violente écume blanche : et puis se hâtant comme un Dragon au million de pattes, avec sa mousse et sa clameur de géant ivre, secouant une crinière d'Ombre dans le ciel de Dieu, cela se mit à refluer dans un grondement decrescendo.

Alors retourna le sourire d'une atmosphère tranquille et vaste : Ciel bleu, verte Terre, partenaires dans le règne de la Beauté, vivaient comme de tout temps, compagnons dans le bonheur ; et dans le cœur du monde riait la joie de vivre. Tout était tranquille à présent ; le sol resplendissait, sec et purifié. Tout au long de cette manifestation elle n'avait pas battu un cil, refusant de plonger dans la vanité de ces vagues. Ayant déserté les immensités de son moi silencieux, les clameurs du Vital s'étaient enfuies ; son esprit se trouvait calme et libre.

A lors, poursuivant son chemin dans le vaste silence du moi, elle arriva dans un Espace brillant et ordonné. Là, le Vital demeurait stationné dans une tranquille discipline ; une chaîne retenait son cœur ardent et révolté. Soumis à l'humilité d'une allure plus raisonnable, il avait renoncé à ses enjambées agressives et sa précipitation ; il avait perdu la majesté insouciant de son inspiration et la grandeur démesurée de sa force souveraine ; ses pompes grandioses et son splendide gaspillage étaient bridés, les orgies de ses bacchanales dégrisées, ses fugues dans le bazar du désir se trouvaient réduites au minimum, le despotisme de sa volonté et la danse de ses caprices étaient contrôlés, une froide impassibilité restreignait la débauche des sens. Son lot était une monarchie sans liberté ; le souverain sur son trône devait obéir à ses ministres : ses serviteurs, le mental et les sens, dirigeaient sa maison, définissaient les règles strictes des limites à ses ébats, et montant la garde à

l'aide d'une phalange de lois en armes, la raison tempérante imposait un règne d'ordre et de paix. Sa volonté était enfermée entre des murs de lois inébranlables, sa force était retenue par des chaînes qui prétendaient être ornementales, sa favorite extravagante et débauchée, l'Imagination, était emprisonnée dans un fort : l'équilibre de la réalité et la symétrie de la raison avaient pris sa relève sous la surveillance des faits policés. Ils offraient à l'âme en guise de trône, un banc de Justice, et pour royaume un petit monde de règles et de limitations : la sagesse des âges, réduite à quelques lignes scolastiques, se trouvait rétrécie, consignée dans l'équivalent d'un carnet de notes. La liberté toute-puissante de l'Esprit n'était pas présente : un mental maître d'école avait capturé les grands espaces du vital tout en choisissant de vivre en des chambres nues et misérables, séquestré à l'abri d'un univers trop vaste et dangereux, dans la crainte de perdre son âme dans l'infini. Même l'envergure généreuse de l'Inspiration se trouvait réduite à un système, enchaînée aux piliers immuables de la pensée ou bien rivetée au terrain solide de la Matière ; ou alors l'âme se perdait sur ses propres sommets : obéissant à la loi sévère de l'Idéal, la pensée basait son trône sur un vent sans substance, dédaignant les trivialités élémentaires de la Terre ; elle s'interdisait l'accès à la réalité pour vivre dans ses rêves. Ou encore tout était ramené à un univers systématisé : l'empire du Vital était un continent organisé, ses pensées, une armée bien alignée et disciplinée ; en uniforme elles respectaient la logique de leur place déterminée, suivant les ordres de ce centurion bien entraîné, le mental. Et chacune se tenait à son poste comme une étoile, ou marchait à travers les constellations de cieux immuables, ou respectait son rang féodal parmi ses pairs, dans la hiérarchie cosmique et immuable du ciel.

Ainsi telle une jeune fille de bonne famille aux yeux chastes qui n'a pas le droit de se montrer non voilée sur les voies publiques, la Vie devait aller et venir enfermée en des quartiers secrets, ses aspirations confinées en quelque cloître ou aux sentiers d'un jardin : elle se trouvait consignée à un chemin sûr et nivelé ; elle n'osait point se tourner vers des sommets grandioses et difficiles, ni s'élever jusqu'à devenir la compagne d'une étoile solitaire, ni flirter avec le danger du précipice, ni séduire la barre écumante d'un rire périlleux, poète de l'aventure, amateur du risque, ni appeler dans son univers quelque dieu flamboyant, ni se libérer des chaînes du monde et, là où il n'y a plus de limites, rencontrer l'Adorable dans la passion du cœur, ni incendier le monde à l'aide du Feu intérieur. Epithète écorchée dans la prose de l'existence, elle se doit de ne colorer que l'espace qui lui est réservé, sans s'échapper de la cellule de l'Idée ni se hasarder dans des rythmes trop nobles ou trop vastes. Même lorsqu'il s'échappe dans l'atmosphère de l'idéal, le vol de la pensée ne doit pas se perdre dans le bleu du ciel : elle dessine sur les cieux les arabesques d'une beauté disciplinée et d'une lumière harmonieuse. Un esprit vigilant et tempéré gouvernait le vital : ses actes étaient les outils de la pensée mûrie, trop glacés pour prendre feu et embraser le monde, ou bien des mouvements diplomatiques de la raison prudente testant les moyens d'aboutir à un but déterminé, ou le plan de quelque calme Volonté à son plus haut degré ou encore la stratégie de quelque suprême Commandement intérieur pour conquérir les trésors secrets des dieux et gagner pour un roi masqué quelque monde glorieux, au lieu d'un réflexe spontané du moi, d'un inventaire de l'être et de ses humeurs, d'une envolée d'esprit conscient, d'un sacrement de la communion de la vie avec le Suprême impassible, ou de ses purs élans sur la route de l'Eternel.

Ou alors pour abriter le corps de quelque noble Inspiration, une maison était construite avec des briques trop bien ajustées ; l'action et la pensée cimentées ensemble faisaient un mur de petits idéaux entravant l'âme. Même la méditation

s'ennuyait sur un siège étroit ; et la prière était tournée vers un Dieu exclusif, recueillie dans une chapelle de l'Universel dont les portes sont closes à l'univers ; ou encore un mental fermé au cri et au feu de l'amour s'agenouillait devant l'Impersonnel désincarné : une religion rationnelle desséchait le cœur. Elle organisait les actes d'une vie sans heurts selon la loi de l'éthique ou bien offrait un sacrifice froid et sans ardeur. Le Livre sacré reposait sur son bureau sanctifié, emballé dans les cordons soyeux de l'interprétation : un credo scellait son sens spirituel.

Là se trouvait une région tranquille de mental figé, là le vital n'était plus rien, ni même la voix d'une passion ; le cri des sens avait sombré dans le silence. Il n'y avait là ni esprit, ni âme, mais rien que le mental ; et le mental prétendait être l'esprit, et l'âme. L'esprit était vu comme une forme du mental qui se perdait elle-même dans la gloire de la pensée, dans une lumière qui rendait invisible le soleil.

Et Savitri parvint en ce lieu de stabilité et de repos où tout était calme et chaque objet à sa place : chacun avait trouvé ce qu'il cherchait et connaissait son but. Tout reflétait une stabilité ultime et finale. Là, se tenait quelqu'un de grande autorité, les sourcils froncés d'importance et brandissant une baguette ; la maîtrise du pouvoir transpirait dans ses gestes et son allure ; la sagesse d'une tradition figée modulait ses paroles, ses déclamations avaient la saveur de l'oracle.

"O voyageuse et pèlerin des mondes intérieurs, combien fortunée es-tu de parvenir à notre lumineuse et flamboyante atmosphère de la finalité suprême de la raison. O aspirante au parfait mode de vie, ici tu le trouveras ; repose-toi de ta quête et vis en paix. Notre demeure est celle d'une certitude cosmique. Ici se trouve la vérité, l'harmonie de Dieu. Inscris ton nom dans le livre de l'élite ; admise selon le consentement d'un petit nombre, adopte le rang de ta connaissance, ton poste dans le mental, retire le billet qui te revient au bureau de la Vie et loue ton destin de t'avoir faite l'une d'entre nous. Tout ici, étiqueté et bien rangé, est à la portée du mental, toutes les combinaisons de la loi, permises par Dieu dans la vie. Ceci est la conclusion et il n'y a point d'au-delà. Ici se trouve la sécurité des murs ultimes, ici se trouve la clarté de l'épée de Lumière, ici la victoire d'une Vérité exclusive, ici flambe le diamant d'une félicité sans faille. Viens vivre la vie d'une favorite des Cieux et de la Nature."

Mais Savitri répliqua à ce sage trop imbu de satisfaction et d'assurance, jetant dans ce monde la flèche acérée de sa vision, la voix intérieure de l'aspiration du cœur — car en ce lieu le cœur n'avait pas droit à la parole, seule régnait la claire lumière de l'intellect, concise, froide, précise :

"Heureux sont-ils ceux qui dans ce chaos des choses, ce va et vient des pieds du Temps, peuvent trouver la Vérité unique, la Loi éternelle : la plupart, non touchés, vivent d'espoir et de doute et de terreur. Fortunés sont les hommes ancrés dans une croyance immuable parmi ce monde d'incertitude et d'ambiguïté, ou ceux qui ont planté dans le sol riche du cœur une petite graine de certitude spirituelle. Plus fortuné encore, celui qui se tient debout sur la foi comme sur un roc. Quand à moi, je dois passer et laisser cette quête accomplie, cet aboutissement rondet d'une vérité solide et immuable, cette construction harmonieuse d'un monde de fait, cette connaissance ordonnée des choses apparentes. Ici je ne puis demeurer, car je suis en quête de mon âme."

Nul ne daigna répondre en ce monde brillant et satisfait, à part quelques-uns qui se retournèrent sur leur chemin de routine, sidérés d'entendre en ce lieu une remise en question et des pensées encore capables de se tourner vers un Au-delà. Et plusieurs de

ces passants de sphères semblables murmurèrent, chacun jugeant à travers son propre credo les pensées qu'elle exprimait :

"Qui voilà donc, qui semble ignorer que l'âme n'est autre qu'une glande sans importance, ou une sécrétion anormale troublant le gouvernement sain du mental, dérangeant le fonctionnement du cerveau, ou un besoin logé dans la maison mortelle de la Nature, ou un songe chuchoté dans la caverne creuse de la pensée de l'homme, dont le but serait de prolonger son bail bref et malheureux ou de s'accrocher à la vie au milieu d'un océan de mort ?"

Et d'autres de commenter :

"Non, il s'agit de son esprit qu'elle cherche. Ombre splendide du nom de Dieu, éclat sans forme venu du royaume de l'Idéal, l'Esprit est le Spectre Sacré du Mental ; mais nul n'a touché ses membres ni vu son visage. Chaque âme est le Fils crucifié du Père Tout-puissant, le mental est le seul parent de cette âme, sa cause consciente, le fondement sur lequel tremble une brève lumière passagère, oui, le Mental, seul créateur de ce monde d'illusion. Tout ce qui se trouve là est une partie de notre propre moi ; notre mental a fait l'univers dans lequel nous vivons."

Et un autre encore avec des yeux mystiques et insatisfaits, amoureux de sa croyance détruite et pleurant sa disparition :

"Se pourrait-il qu'il reste un seul être en quête d'un Au-delà ? Le sentier peut-il encore être trouvé, la porte pourra-t-elle être ouverte ?"

Ainsi continua-t-elle d'explorer son moi silencieux.

Elle parvint à une route encombrée d'une foule ardente qui se hâtait, lumineuse, aux pieds de feu, les yeux ensoleillés, pressée d'atteindre les murs mystérieux du monde et de passer les portails dérobés donnant sur le mental extérieur où ne parvient pas la Lumière non plus que la voix mystique, messagers de nos grandeurs subliminales, hôtes de la caverne de l'âme secrète.

Ils font irruption dans la fadeur de notre léthargie spirituelle, et sur notre moi en train de s'éveiller ils dispensent de vastes merveilles, des idées dont la course radieuse nous hante, des rêves qui sont les aperçus d'une Réalité non-née, d'étranges déesses aux yeux magiques comme une onde profonde, de solides dieux aux cheveux de vent portant des harpes d'espoir, de magnifiques visions aux teintes lunaires glissant dans l'air doré, des bustes d'aspiration au rêve solaire et des membres incrustés d'étoiles, des émotions qui subliment les cœurs ordinaires. Et Savitri se mêlant à cette foule glorieuse, aspirant à la lumière spirituelle qu'elle irradiait, brûlait de se hâter comme eux, un jour, pour sauver le monde de Dieu ; mais elle refoula dans son cœur cette noble passion : elle savait qu'elle devait d'abord découvrir son âme.

Seuls ceux qui se sauvent eux-mêmes peuvent sauver les autres.

A contre courant, elle affrontait l'énigmatique vérité de la vie : ceux qui portaient la lumière aux hommes plongés dans la souffrance se hâtaient d'un pas empressé vers le monde extérieur ; ses yeux à elle étaient tournés vers la source éternelle. Tendant ses mains pour arrêter la foule, elle s'écria :

"O joyeuse compagnie de dieux lumineux, révélez, je vous prie, la route que je dois suivre — car nul doute que cette brillante région ne soit votre domaine — pour trouver le pays natal du Feu occulte et la demeure profonde de mon âme secrète."

L'un d'eux répondit, désignant une pâle lueur vacillante sur de lointains confins de sommeil, en quelque arrière-plan reculé du monde intérieur :

"O Savitri, de ton âme cachée nous venons. Nous sommes les messagers, les dieux occultes qui portent secours aux hommes dans leur détresse et leur vie

d'ignorance et de tamas pour les éveiller à la beauté et au miracle des choses, en les caressant de la gloire du divin ; dans le mal nous allumons l'immortelle flamme du bien et sur les routes de l'ignorance nous brandissons la torche de connaissance ; nous sommes ta volonté et la volonté de tous les hommes, tournée vers la Lumière. O humaine imitation et déguisement de Dieu qui cherche la divinité que tu détiens cachée et qui vis de par une Vérité que tu n'as point connue, remonte jusqu'à sa source la grand'route sinueuse du monde. Là, dans un silence que bien peu ont jamais atteint, tu verras le Feu qui brûle sur la pierre nue et tu verras la caverne profonde de ton âme secrète."

Alors, Savitri, remontant la grand'route sinueuse parvint là où elle se réduisait à un étroit sentier foulé seulement par les pieds meurtris de quelques rares pèlerins. Quelques formes brillantes émergeaient de profondeurs inconnues et la regardaient de leurs yeux calmes d'immortels. Pas un son ne rompait la paix qui planait ; l'on sentait la proximité silencieuse de l'âme.

Fin du Chant 3